SURMONTER LES PESANTEURS DE L'HISTOIRE

Nathalie Kermoal, Faculty of Native Studies/Campus Saint-Jean, University of Alberta.

Depuis les années 1970 au Canada, nous sommes engagés dans un processus de remise en question de l'histoire. Aux préoccupations politiques d'antan viennent s'ajouter des dimensions économiques, culturelles et sociales. Cette rupture avec l'historiographie précédente favorise la diversité des sujets étudiés, des approches privilégiées et des problématiques avancées. Grâce à l'explosion de nouveaux objets d'études, les passés occultés ou maltraités par l'histoire dominante comme dans le cas de l'histoire des femmes et de l'histoire des autochtones font surface. L'histoire de la francophonie au Canada (à l'extérieur du Québec) a également connu un essor important depuis quelques années. Ces nouvelles démarches apportent indéniablement de l'« eau au moulin » du passé canadien, mais elles en complexifient aussi sa compréhension.

Les peuples cherchent, dans la construction d'une mémoire collective, des racines constitutives d'identité avec tout ce que cela comporte d'homogénéisation des représentations du passé. Pour dépasser la « fixité des choses », le passé de la francophonie canadienne doit, lui aussi, faire preuve de « vigilance » et d'« espérance » comme le passé canadien et le passé québécois avant lui (Létourneau, 2000, p. 39). Par « fixité des choses » nous entendons ici un passé immuable ayant de la difficulté à outrepasser certaines « vérités » que l'on pense établies.

Malgré les efforts des historiens professionnels et de nombreux historiens amateurs, il reste encore beaucoup de travail à faire pour dépasser une perception de l'histoire qui oscille parfois entre le misérabilisme – en mettant l'accent sur l'aspect victimisant du passé – et la glorification d'un passé de pionniers ayant ouvert le pays.



L'un des fondateurs de l'école des Annales, Lucien Febvre disait qu'il « fallait organiser le passé en fonction du présent » (cité dans Bédarida, 1999, p. 336). La mission sociale de l'historien, « celle qui donne un sens fondamental à son activité scientifique et civique, est [donc] d'amener continuellement les hommes et les femmes de son temps à s'interroger non pas sur ce qu'ils doivent se rappeler pour être, mais sur ce que cela signifie, à la lumière de l'expérience du passé, d'être ce qu'ils sont maintenant » (Létourneau, 2000, p. 39). L'historien a pour tâche de démythifier certaines constructions mentales et représentations sociales. Par son travail de recherche, il fournit « un discours documenté, rationnel et critique ». Par le fait même, il se place « en réaction [et] en opposition à la mémoire collective » (Bédarida, 1999, p. 337).

Au Canada, il existe de nombreux « lieux de mémoire » dans le patrimoine bâti, les sites archéologiques, les monuments, les plaques et les murales où histoire et mémoire s'entrechoquent. Pour l'historien Pierre Nora, ce sont des « lieux, matériels ou non, où se cristallisent [et] s'incarnent la mémoire nationale » (Nora, 1999, p. 343). Afin d'illustrer mon propos, je prendrai l'exemple de la murale Grandin de la station Light Rail Transit (LRT) à Edmonton.

Créée en 1989, par l'artiste franco-albertaine, Sylvie Nadeau – pour répondre à une commande de l'organisme Francophonie jeunesse de l'Alberta – la murale Grandin est située en plein cœur de l'ancien quartier francophone de la ville. Cette murale a pour objet l'œuvre missionnaire d'une des figures les plus charismatiques de l'histoire de l'Ouest et de l'Alberta : Vital-Justin Grandin. Selon Raymond Huel, Grandin, une fois devenu évêque, dota son diocèse de Saint-Albert « de paroisses, d'écoles, d'hôpitaux, d'orphelinat ainsi que d'un petit séminaire, et il convainquit prêtres séculiers et religieuses de venir l'assister et soutenir les institutions diocésaines » (Huel, 2000). La murale immortalise son œuvre ainsi qu'une certaine conception de l'histoire.

Jusqu'à tout récemment, la murale Grandin ne semblait gêner personne. Une lettre à l'éditeur publiée en février 2011 dans l'*Edmonton Journal* jette soudainement le feu aux poudres. L'auteur, un étudiant de l'Université de l'Alberta, sensibilisé au sort des autochtones dans les écoles résidentielles, s'interroge sur le message qu'envoie la murale à ceux et celles qui prennent le LRT tous les matins

(Farooq, 2011). À la lumière de ce que nous savons aujourd'hui des pensionnats autochtones, son questionnement met en rapport histoire et mémoire. Sa flambée épistolaire suscite, on s'en doutera, de nombreuses réactions (Champagne ; Nadeau ; Zyp, 2011).

Chaque groupe prône et justifie sa version de l'histoire. D'un côté, les francophones ont l'impression qu'en réduisant inéluctablement l'œuvre missionnaire à l'histoire des pensionnats, on diminue l'empreinte qu'ont laissé les congrégations francophones dans l'histoire de l'Ouest canadien et par la même occasion, celle que les francophones ont laissée dans l'histoire de l'Alberta. Cette histoire déchirante n'éclipse-t-elle pas le reste de l'œuvre des missionnaires et ultimement les luttes des francophones en Alberta ? Car, dans la mémoire collective de la francophonie albertaine, ces mêmes missionnaires (hommes et femmes) ont, avant tout, fondé les institutions qui ont permis aux communautés francophones de s'épanouir à l'extérieur du Québec. Sans eux, il n'y aurait pas eu de colons francophones, d'écoles, de journaux, de défense de la langue française, etc. Les autochtones et leurs « alliés » ont, de leur côté, l'impression qu'une telle murale – il en existe d'autres à travers le Canada – perpétue une histoire coloniale qui continue à encenser l'œuvre des dominants plutôt que de revenir sur les souffrances des dominés. Du côté francophone, on tente d'exorciser la pesanteur du passé en mettant de l'avant la bonté inhérente de l'œuvre des missionnaires. Du côté autochtone, la suspicion domine : le colonisateur – peu importe son visage – est un être à qui on a du mal à faire confiance. La bonté inhérente des colonisateurs clamée par certains est remise en question car elle ne permet d'expliquer ni le colonialisme ni les abus qui en ont découlé. Car qui dit colonisation, dit nécessairement rapport de force. Ainsi, il est difficile de mettre sur un même pied d'égalité coupable et victime, colonisateur et colonisé.

La murale – malgré elle et malgré les intentions louables de l'artiste – est devenue un lieu de contestation politique. Un lieu où l'on règle ses comptes avec l'histoire. Il est certain que les autochtones qui prennent le LRT chaque matin ne peuvent pas voir la murale Grandin de la même manière qu'un francophone vivant en Alberta. Si pour les francophones de l'Alberta, elle évoque l'histoire d'une œuvre fondatrice – d'un moment clé de leur passé commun resté invisible aux yeux de la majorité anglophone –, pour la majorité des autochtones, la glorification de ce passé missionnaire équivaut à revivre une douleur intergénérationnelle qui est au centre de bien des maux vécus au quotidien.

Briser le silence autour des pensionnats autochtones ne veut pas dire que nous avons pansé toutes les blessures. Le travail de réconciliation – au-delà des excuses du Premier ministre prononcées le 11 juin 2008 et du travail des églises – ne fait que commencer. Établir une nouvelle relation entre autochtones et non-autochtones est un travail difficile et de longue haleine. En 1996, la Commission royale sur les peuples autochtones précisait dans son rapport de 4 000 pages que pour en arriver à des accommodements, certaines questions nécessitent d'être posées comme par exemple : « Comment amener les parties concernées à abandonner une relation caractérisée par un déséquilibre du rapport de forces, une confiance trahie et des différends qui perdurent ? Comment les amener à une relation propice au partage des pouvoirs, au respect mutuel et à la résolution commune des problèmes ? » (CRPA, 1996).



Le passé missionnaire francophone a certes forgé l'Ouest canadien et l'histoire de la francophonie albertaine, mais il fait aussi indéniablement partie du passé colonial du Canada. Même si à l'époque, des missionnaires comme Monseigneur Grandin et le père Albert Lacombe étaient reconnus comme des hommes de bonne volonté, leurs missions n'étaient pas neutres, car ils étaient à la fois témoins et acteurs. Ils sont témoins des changements qui bouleversent les vies des autochtones au milieu du XIXe siècle. En tant qu'observateur, ils volent à leur secours quand le besoin se fait sentir. Ils leur arrivent même de dénoncer certaines injustices et de se faire les défenseurs des plus démunis. Mais ils le font dans un contexte particulier : ils sont soutenus et mandatés par une congrégation religieuse définie par des règles (Huel, 1996). Ils sont acteurs car leur travail s'inscrit dans le contexte politique canadien de l'époque. Outre l'évangélisation des autochtones, ils participent à la mise en place des institutions qui auront pour mission de sortir « l'Indien de l'Indien ». Ils contribuent à l'œuvre coloniale de ce pays notamment en s'appropriant les terres des autochtones pour construire leurs missions, en bâtissant des pensionnats, en collaborant avec le gouvernement fédéral pour mieux contrôler la vie des autochtones dans les réserves, etc. Ces hommes avaient de l'influence et du pouvoir. Ils côtoyaient les plus grands comme en témoigne leur abondante correspondance avec les autorités laïques et ecclésiastiques de l'époque. Cette participation à l'entreprise coloniale canadienne se fait donc dans un cadre beaucoup plus complexe que ce que nous révèle la murale.

Pour pouvoir naviguer entre les deux interprétations de l'histoire (autochtone et francophone) de ce « lieu de mémoire » qu'est la murale Grandin, il faut s'ouvrir à la vision de l'autre même si elle est douloureuse. Dans les deux cas, nous sommes face à des groupes qui se perçoivent comme des victimes du dessein colonial canadien. Comme Freud l'a démontré dans ses écrits, « la mémoire engage un travail à la fois du souvenir et du deuil. Ce mouvement de remémoration par le travail du souvenir et de mise à distance par le travail du deuil démontre que la perte et l'oubli sont à l'oeuvre au cœur même de la mémoire pour en éviter les troubles » (Dosse, 1998, p. 7). Autant les francophones que les autochtones doivent viser à la fois le travail du souvenir et le travail du deuil. Cette étape est difficile certes mais elle est nécessaire.



La récente controverse autour de la murale Grandin à Edmonton est caractéristique des multiples fractures qui sous-tendent les relations entre autochtones et non-autochtones au Canada. Au-delà du ressenti épidermique des uns et des autres, cette murale située en plein cœur d'une grande ville canadienne constitue un excellent point de départ pédagogique pour passer outre les limites de la mémoire afin de rentrer dans le cœur du passé pour en comprendre sa complexité. L'histoire, nous en convenons, n'est pas une science exacte et l'historien malgré ses dires, n'est pas neutre, cependant la murale permet de mettre l'accent sur les divergences francophones et autochtones dans la compréhension des choses autour d'un même événement. La reconnaissance de ces différends et leur acceptation doit nécessairement engendrer la construction de passerelles qui ultimement – du moins nous l'espérons – mèneront au dialogue. En ré-ouvrant « la pluralité des mémoires du passé » nous dit François Dosse ne permettons-nous pas « d'explorer l'énorme ressource des possibles non avérés » ? En fait, nous croyons avec Pierre Nora que « la mémoire n'est aucunement paralysante », au contraire elle se doit d'être « profondément libératrice » (Nora, 1999, p. 348).

RÉFÉRENCES

Bédarida, François (1999). « L'histoire entre science et mémoire ? », dans Jean-Claude Ruano-Borbalan, *L'histoire d'aujourd'hui*, Sciences Humaines Éditions, Auxerre : 335-342.

Champagne, Juliette (2011). « Grandin Deserves a Mural », *Edmonton Journal*, Thursday February 17. En ligne: <http://www2.canada.com/edmontonjournal/news/opinion/story.html ?id=de784ca6-7331-46c3-8967-d6bd8f8455a1>. Consulté le 26 juillet 2011.

Dosse, François, « Entre histoire et mémoire : une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, septembre 1998 : 5-24. En ligne, <http://www.ihtp.cnrs.fr/historiographie/spip.php%3Farticle55&lang=fr.html>. Consulté le 26 juillet 2011.

Farooq, Mustafa (2011), « Mural at LRT Station Offensive, Rider Says », *Edmonton Journal*, Saturday February 12. En ligne: <http://www2.canada.com/edmontonjournal/news/ideas/story.html ?id=278be469-b065-49a4-aebf-2713da3c1734>. Consulté le 26 juillet 2011.

Huel Raymond (2000). « Grandin Vital-Justin », *Dictionnaire biographique du Canada*, University of Toronto Press, Toronto. En ligne, http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php ?BioId=40869. Consulté le 26 juillet 2011.

Huel, Raymond (1996). *Proclaiming the Gospel to the Indians and the Métis*, University of Alberta Press, Edmonton.

Létourneau, Jocelyn (2000). *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal.

Nadeau, Sylvie (2011). « Grandin Mural about Living in Harmony », *Edmonton Journal*, Thursday March 1. En ligne, http://www2.canada.com/edmontonjournal/news/letters/story.html ?id=7f30618e-711b-48f5-9f21-c7564f58376c. Consulté le 26 juillet 2011.

Nora, Pierre (1999). « Les lieux de mémoire », dans Jean-Claude Ruano-Borbalan, *L'histoire d'aujourd'hui*, Sciences Humaines Éditions, Auxerre : 343-348.

Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, (1996). *Un passé, un avenir*, Vol. 1, ministre des Approvisionnements et services, Ottawa. En ligne, <http://www.collectionscanada.gc.ca/webarchives/20071115211319/http://www.ainc-inac.gc.ca/ch/rcap/sg/sgmm_f.html>. Consulté le 26 juillet 2011.

Zyp, John (2011). « Let Grandin Mural Stay », *Edmonton Journal*, Thursday March 24. En ligne, <http://www2.canada.com/edmontonjournal/news/opinion/story.html ?id=2ffa9e9e-8968-43ea-93f6-52564be6efdb>. Consulté le 26 juillet 2011.